

OMBRES NOIRES

# MIKE NICOL

## La Dette



Mike Nicol

# La Dette

Tome I  
de la trilogie *Vengeance*

*Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Estelle Roudet*

OMBRES NOIRES

Ouvrage publié sous la direction de Nelly Bernard

Titre original : *Payback*  
Éditeur original : Old Street Publishing Ltd, 2009  
[www.oldstreetpublishing.co.uk](http://www.oldstreetpublishing.co.uk)  
Pour la traduction française :  
© Ombres noires, 2013.  
ISBN : 978-2-0812-7793-9

## L'EMBROUILLE

*« ... dans cette ville de bombes et de souffrances... »*

Victime anonyme



## Prologue

Ça faisait deux heures qu'ils étaient assis à attendre. Trois hommes dans une vieille Toyota blanche, observant la rue mouillée. Personne pour les remarquer. Personne à la ronde, dans cette banlieue obscure dominant la ville. Dans certaines maisons, des fenêtres allumées à l'étage. Des maisons derrière de grands murs. Plus-bas, on apercevait les hauts immeubles de la ville à travers les arbres agités par le vent.

— Ça sent pas bon, dit Mikey, celui qui se trouvait à l'arrière. Un 9 mm à la main, il verrouillait la glissière, la relâchait. La verrouillait à nouveau.

— On s'en tape de ce que tu penses – Abdul Abdul se retourna et lui décocha un grand sourire. T'es pas très persévérant, mon frère – il tambourina sur le volant du bout des doigts. Patience, hein.

Mikey poussa un grognement. Observa la montagne qui se dressait, sombre, au-dessus de leurs têtes. Aussi menaçante que le ciel. Il avait ouvert sa vitre malgré les rafales de pluie, le froid qui lui engourdissait les pieds s'infiltrait en lui jusqu'à la moelle. Il avait ouvert sa vitre parce que Abdul et Val fumaient cigarette sur cigarette.

— Putain, ça gèle, dit-il en posant l'arme pour souffler sur ses mains.

— Remonte la vitre.

— Alors arrêtez de fumer.

— Dans tes rêves, lui renvoya Abdul.

Entre deux cigarettes, Abdul avait sorti un joint. Mikey en tira une bouffée.

— Ça fume de l'herbe mais ça fume pas de clopes, lança Abdul à Val. Quel abruti. Mikey le taré.

Mikey entendit la voiture approcher.

— Putain, mec, fais gaffe. Il va voir la lueur.

La voiture les dépassa, une Alfa Spider, et s'engouffra entre les grilles ouvertes trente mètres plus bas dans la rue.

— C'est lui, dit Mikey. Mace Bishop.

Abdul baissa la musique. *Mannenberg*, d'Abdullah Ibrahim, qui passait en boucle dans la stéréo.

— Et maintenant ? demanda Mikey.

— On attend, répondit Abdul.

— On attend, c'est tout ?

— On attend, c'est tout.

— Peut-être qu'il va pas ressortir.

— Il va ressortir.

Mikey se renfonça dans son siège, soupira.

— Combien de temps, hein, faut qu'on attende ?

— Aussi longtemps que ça prendra. Abdul remonta le son.

— Ça suffit, lança Mikey. Ça fait deux heures qu'on écoute ce truc-là. Trois, si on compte le trajet.

— Et alors, rétorqua Abdul. C'est un beau morceau. Le thème de Cape Town.

Mikey tira une dernière fois sur le filtre. L'écrasa sous son pied. Se remit à jouer avec son arme. Bloquer relâcher. Bloquer relâcher.

Ils écoutèrent *Mannenberg* pendant encore quarante-cinq minutes, jusqu'à ce que Mace Bishop ressorte à toute allure dans l'Alfa.

— Et voilà, dit Mikey, en se penchant en avant.

— Pas encore, dit Abdul.

Ils attendirent cinq minutes de plus. En silence. Mikey toujours penché sur le siège.

Abdul mit le moteur en marche.

— Tu enfonces le comprimé dans la gorge de la femme, Mikey. C'est ton boulot.

— Et après, j'peux la baiser.

— Je croyais que ton truc, c'était les mômes, plutôt, lança Val.

— Les mômes. Les adultes. J'ai un compte à régler avec elle.

— C'est dégueulasse, mec. Val ouvrit sa portière, cracha sur le gravier.

— Tu te souviens, dit Abdul, on est là pour la gamine. Il se retourna, lui fila une gifle légère sur la joue.

— Pas de conneries, d'accord. Pas de règlements de comptes. Ce qu'on veut, c'est la gamine. Il pénétra dans l'allée en marche arrière.

Les hommes enfilèrent des cagoules. Mikey tenait son pistolet à la main, Val et Abdul le glissèrent dans leur ceinture. Abdul avait un faible pour le style américain, canon dans la raie des fesses. Ils observèrent la maison victorienne. Pas de barreaux aux fenêtres de devant. Autant laisser la porte ouverte.

— Ces fenêtres-là, dit Abdul.

Mikey brisa une vitre et ils entrèrent. À l'intérieur, ça sentait l'argile humide et le white spirit. Avant qu'il puisse dire un mot, Abdul posa la main sur la bouche de Mikey. Ils tendirent l'oreille, un bruit de télévision quelque part. Val désigna l'étage. Abdul hocha la tête.

En sortant de la pièce, ils débouchèrent dans une entrée qui faisait face à un escalier. Val montra de nouveau l'étage.

Abdul dégaina, attaqua les marches le premier, en longeant la rambarde. Des planches grincèrent quand même. À chaque fois, il s'arrêtait net. Écoutait. Pas de réaction. Juste la télévision, les coups de feu et les sirènes d'une série policière. Il attendit Mikey et Val sur le palier.



Ils arrivèrent l'un après l'autre. Mikey, aussi silencieux qu'un chat.

Il leur décocha un grand sourire. Articula silencieusement « Super, hein ».

Abdul grimaça en retour, désigna du pistolet la troisième porte du palier. Légèrement entrouverte. Fit signe à Mikey d'entrer.

— La femme, murmura-t-il. Fais-lui avaler le comprimé.

— Relax, dit Mikey. Tranquille, mimile. Il poussa la porte et entra dans la pièce.

— Salut, mes chéries.

Mère et fille allongées sur le lit. La femme, les yeux fermés, la fillette sous la couette, en train de regarder la télévision. La femme ouvrit les yeux, parut bondir du lit en même temps. Mikey dut lui en coller une bonne avec son arme. Elle s'effondra et il se jeta sur elle. En profita pour bien la peloter dans la chute.

La gamine hurla.

Abdul l'attrapa, la tira hors de la couette. Son haut de pyjama tout remonté.

— Chuuut, Christa, dit Abdul, en l'empêchant de respirer.

— Mon frère, dit-il à Val, allume-nous une cigarette.

Val s'exécuta. Mikey mit la femme debout, lui enfonçant violemment son pistolet dans le cou. Du sang dégoulinait de la coupure qu'il lui avait faite sur le front.

— Oumou, dit Abdul, mon ami a un comprimé et tu vas l'avalier – il porta la cigarette à sa bouche, tira doucement dessus. Rejeta la fumée de la commissure des lèvres. Si jamais tu refuses – il remonta la manche de la fillette pour laisser voir la peau satinée – je vais mettre ça juste là – et effleura le bras de Christa avec l'extrémité incandescente.

1998

Mace Bishop, lunettes de soleil sur le nez, « Il y a les gens à qui je suis heureux d'offrir mes services, Ducky. Et ceux pour qui j'accepte parce que j'ai une dette envers eux ». Il était redevable à Ducky Donald Hartnell de cinq lance-grenades, deux douzaines de Kalachnikov chinois et un assortiment de pistolets, grenades et munitions diverses. Une dette que Ducky avait laissé courir pendant quinze ans.

Quinze ans plus tôt, le fils de Ducky, Matthew, avait une dizaine d'années. Quand Ducky rappela à Mace qu'il lui devait une faveur, le bruit courait que Matthew était devenu un connard bègue et accro à la coke qui dirigeait une boîte de nuit montée par papa.

— Je préférerais trouver un arrangement, avait déclaré Mace devant un petit déjeuner au Café Paradiso, en haut de Kloof, parmi les jeunes cadres et décideurs de tous sexes.

— Je m'en doute, avait répondu Ducky. Mais je n'ai pas besoin que tu me rembourses, Mace. J'ai besoin de quelqu'un comme toi. Un enfoiré sans états d'âme et sans pitié. Pour servir de baby-sitter.

— Je peux t'arranger ça, si tu veux. Mais pas avec moi. Ni Pylon.

Ducky avait essuyé l'œuf sur son menton.

— Comment va ce salopard de Noir ces jours-ci ?

— Ces jours-ci ? avait répondu Mace. Amoureux.

— Il n'a jamais su garder sa bite au chaud.

Mace avait avalé son expresso d'un trait.

— Amoureux, Ducky. Ça n'est pas la même chose.

— Tu veux dire qu'il la baise pas ?

Mace avait haussé les épaules. Ducky Donald Hartnell avait toujours été un porc grossier.

— J'ai entendu dire que vous avez monté une affaire qui marche bien, Pylon et toi, à jouer les gros bras pour les riches et célèbres.

— On s'en sort pas mal.

— Complete Security. C'est quoi ce nom à la con ? Pour deux trafiquants d'armes !

— Les temps changent.

— Sans blague – Ducky Donald coupa son bacon. Écoute, Mace, c'est un service, d'accord ? Le gamin a des videurs, Centurion Armed Response. Il verse le fric de la protection...

— À ?

— Aux Américains<sup>1</sup>. C'est leur territoire.

Mace le regarda enfourner une plâtrée de bacon, champignons et banane frite en fermant à moitié la bouche, mais pas assez cependant pour l'empêcher de parler.

— J'lui ai dit, tu dois comprendre comment la ville est partagée. Tu payes qui de droit si tu veux rester dans le coup. Le fisc prélève son dû, les gangs récupèrent l'argent de leur secteur, et les gamins des rues et les sans-abri réclament leur part du gâteau. On est une société lourdement taxée, et alors ? On a la mer et le soleil. Paye ce qu'il faut, j'lui ai dit, pas plus.

Il mastiqua un moment.

— C'est ce qu'il a fait, je dois admettre. J'étais fier de lui. Il va y arriver, j'me suis dit. Jusqu'à ce que les fundamentalistes commencent à faire sauter les bars, même ce restaurant-grill, le

---

1. Américains : nom d'un gang dans le quartier des Flats du Cap.

Planet Hollywood. Je l'ai prévenu, Matt, ils vont pas tarder à rappliquer. Relax, papa, qu'il me dit, y a pas de quoi avoir la frousse. Ce genre d'attitude, ça me fait penser que le gamin prend trop de coke, Mace. Tu vois ce que je veux dire ?

Mace acquiesça. La prétentieuse cave branchée de Matthew Hartnell avait pour réputation d'être l'endroit où on pouvait trouver n'importe quoi. Pour un certain prix. Mais n'importe quoi.

— Sauf le respect que je te dois, dit Mace, ton fils serait moins en danger à se balader dans un champ de mines.

— Si tu crois que je le sais pas, mon pote. Je suis là uniquement pour faire plaisir à la mère du gamin, dans le Hampshire. Lui assurer que tout va bien dans notre nouvelle nation pour laquelle on a lutté si dur et si longtemps. Cette nation qu'elle a si généreusement rendue aux autochtones en repartant dans le pays de ses ancêtres. Ceci dit, la dernière chose qu'elle veut, c'est que son fils chéri soit mis en pièces. Qu'il perde quelques orteils comme son cher vieux papa.

— Ce serait tragique.

Ducky, qui épongeait ses œufs brouillés à la sauce Worcestershire avec un morceau de toast, leva les yeux de son assiette, mais Mace garda un air impassible jusqu'à ce qu'il retourne à son auge.

— Ce que je veux, c'est que tu t'assures que ça ne lui arrivera pas. Rends-moi ce service, hein. Que je puisse dire autour de moi que Mace Bishop sait tenir sa parole.

Mace saisit la menace mais laissa courir. Plus facile à dire qu'à faire. Il saisit la tasse de café vide, la reposa. Jeta un coup d'œil par la fenêtre aux immeubles en contrebas, à l'océan derrière. Une brume sale obscurcissait la vue. Une bonne partie de l'automne, la ville était noyée dans la purée de pois, seule la montagne émergeait au-dessus, dans un ciel d'un bleu absolu.

— Ton fils est un dealer, reprit-il. Voilà qui pose problème.

— C'est sûr, répondit Ducky. J'y travaille.

— En plus, j'ai de la sympathie pour ceux qui essaient d'éliminer les barons de la drogue et les gangsters.

— On est tous pareils. En attendant, j'ai besoin de la force de protection de mon vieux pote Mace Bishop – Ducky s'essuya la bouche avec une serviette et lui décocha un clin d'œil. Je devrais peut-être mentionner deux autres trucs qui pourraient t'aider à prendre une décision.

— Comme ?

Ducky marqua une pause pour obtenir un maximum d'effet.

— Comme les comptes aux Caïmans. Comme ce qui est arrivé à Techipa.

Mace demeura impassible, Ducky s'approcha tout près de son visage.

— Je suis au courant, mon pote, pour les deux. Fais-moi confiance, je ne veux pas trahir tes secrets.

Comment c'est possible, au nom du Ciel ? se disait Mace.

— Alors qu'est-ce que t'en dis ? reprit Ducky Donald. Le gamin a rendez-vous avec ces spécimens merveilleux dans quelques heures. Une femme du nom de Sheemina February – Ducky lui décocha un sourire grimaçant ; le genre de sourire que doit avoir une hyène en envoyant un jeune zèbre au tapis. Dis-moi que tu y seras.

Matthew Hartnell possédait un bureau dans un immeuble tristounet de Harrington, un pâté de maisons au-dessus du Château. Un quartier de la ville où il ne se passait pas grand-chose, de jour comme de nuit. À deux doigts d'un site touristique majeur, mais aucun touriste mal fagoté, appareil photo en bandoulière, ne flânait dans le coin, même par accident. Les clochards et récupérateurs de carton sillonnaient la rue en titubant, les Angolais tenaient le parking. La petite Alfa Spider rouge de Mace fit son effet. Il laissa la capote baissée, un porte CD dans la boîte à gants, le Becker rutilant était une véritable tentation pour quiconque possédait un tournevis.

Un gardien de voitures s'avança vers lui d'un pas nonchalant, souriant.

— Hé, Cuito, lança Mace, t'as changé de coin ?

La dernière fois qu'il l'avait vu, l'Angolais surveillait les voitures dans le centre commercial d'une banlieue verdoyante. Il avait rendu service à Mace en gardant un œil sur un de ses clients fortunés.

Cuito lui décocha un grand sourire éclatant.

— Des fois, les Xhosas du secteur aiment pas nous voir bosser dur, Monsieur Mace. Ils nous cherchent des ennuis. Vaut mieux aller voir ailleurs.

— Désolé d'entendre ça.

— J’la surveillance, dit Cuito en montrant la Spider – et il prit les dix que Mace lui tendait.

— *Obrigado*, répondit ce dernier.

L’entrée du numéro 23 Harrington Street était froide et sombre et puait l’urine. L’ascenseur était condamné par des planches, on avait arraché le lino qui avait un jour dû recouvrir les marches. Mace grimpa jusqu’aux bureaux de Matthew Hartnell, au premier étage, au bout d’un couloir dont chaque porte était munie d’une grille de sécurité. À une époque, elles avaient sûrement été en verre dépoli, avec le nom des employés écrit dessus et orné de fioritures attrayantes. *Obromowitz & Fils, Joailliers. Jackman & Jackman, Équipement de bateaux*. À présent, on n’avait aucune envie de savoir ce qui se passait derrière les portes closes. Ou pourquoi le propriétaire de club, Matt, trouvait que c’était une bonne adresse. Mace frappa. Matthew ouvrit.

— Yo, le tra-trafiquant d’armes, lança-t-il en guise de bienvenue.

Mace le poussa et entra.

— Ne me rends pas les choses plus difficiles, Matt, OK. Je fais ça pour rendre service à ton papa. Et évite l’herbe avant de voir des gens.

Matthew fit la moue.

— Je n-n-n’ai pas besoin de toi. J’ai mes propres g-gars. Je suis p-plus en sécurité que le Président. Je peux me d-débrouiller.

Je je je, foutaises, se dit Mace, en détaillant des pieds à la tête le jeune homme mince avec son bonnet en laine, son baggy et son blouson d’aviateur qui était à la mode du temps où Neil Young chantait *Heart of Gold*.

— Matt, dit-il, Matt, on parle de PAGAD<sup>1</sup>. Tu as vu les photos. Ils sont sérieusement armés. On parle de combien de

---

1. PAGAD : *People Against Gangsterism and Drugs*, un groupe de pression musulman.

bombes ? De combien de morts ? Quinze ? Vingt ? Je ne sais pas. Voilà les gens qui vont venir te rendre visite.

Matthew tapotait ses dents de devant avec son téléphone portable.

— Je p-peux régler ça.

Mace observa par la fenêtre un immeuble en biais qui se trouvait à un jet de pierre. Jeta un coup d'œil rapide aux quatre chaises de jardin en plastique, au bureau d'occasion et au meuble de rangement gris-vert qui faisaient office de matériel de bureau.

— Je n'en doute pas.

Matthew prit place derrière ledit bureau.

— On doit attendre combien de temps ?

— C'est e-eux, répondit Matthew, en entendant claquer les talons des nantis sur les marches en ciment.

Ils entrèrent : une femme d'abord, puis un homme gras, suivi d'un garde du corps qui devait tellement s'entraîner que son cou et sa tête ne faisaient plus qu'un. Elle était soignée : ensemble pantalon en soie, ongles de la main droite telles des gouttes de sang, main gauche gantée de noir, rouge à lèvres prune, regard d'une nuance de bleu glacial, foulard en soie sur les cheveux, une pure déclaration d'intention, selon Mace. La main gantée tenait une serviette en cuir, du style de celles que portent les avocats.

Son nom était Sheemina February, associée principale dans le cabinet juridique Fortune, Dadoo & Moosa, représentants légaux des groupes d'auto-défense contre la drogue. D'après ce qu'avait compris Mace, elle avait appelé Matthew pour lui glisser à l'oreille que l'entrevue serait tout à son avantage.

Le gros type était du genre à porter de la marque, couvert d'étiquettes. Montre en or. Boutons de manchettes en or. Chemise à col ouvert sous une veste en cuir. Coupe courte recouvrant son crâne d'un duvet noir. Joues grêlées par l'acné, dents de devant limées en pointe. Mace le reconnut : Abdul Abdul,



libéré sous caution et accusé de deux homicides. Deux assassins : style, balle dans la nuque.

L'homme de main portait les habituelles chaussures à lacets en peau de serpent et un costume noir. Mace le regarda se positionner à côté de la porte, comme le font les gorilles dans les films. Le truc bizarre chez lui, c'est qu'il était blanc.

— Matthew ? demanda la femme, en fronçant les sourcils devant Mace comme si elle le reconnaissait. Son regard revint à Matthew.

— Monsieur Matthew Hartnell à votre service, dit Mace.

Elle fit volte-face.

— Et vous êtes ?

Une certaine agressivité sur le visage.

— Peu importe. Acceptez seulement que je sois là.

— C'est mon conseiller, dit Matthew.

— Un avocat ?

— Quelque chose comme ça.

Elle tendit une main à Matthew. Après qu'il la lui eut serrée, elle la tendit à Mace.

— Monsieur le Conseiller.

Il ignora le sarcasme et prit sa main : froide, ferme.

— Qui est-ce ? demanda-t-il en montrant le gorille.

— Un ami, répondit Abdul. Mikey. Dis bonjour, Mikey.

— Salut, lança Mikey d'une voix nasillarde et monocorde.

Sheemina February et Abdul prirent place sur les deux chaises face au bureau et y posèrent leur téléphone portable.

Celui de Mace s'y trouvait déjà ainsi que celui de Matthew. Sheemina February mit son attaché-case par terre, regarda Matthew et dit :

— On vend de la drogue dans votre club et ça ne nous plaît pas.

Matthew secoua la tête.

— Im-im-impossible. Y a pas de merde comme ça qui entre là-bas. Hors de question.

Sheemina February haussa les épaules.

— Eh bien, c'est peut-être ce que vous croyez, mais ce n'est pas ce qui se passe.

— Je n'autorise pas les d-drogues, dit Matthew. M-même pas l'herbe.

Mace était scié que le gamin puisse répondre de manière aussi éhontée. Un zeste de paternel.

Abdul Abdul se mit à rire. Sheemina February se pencha en avant et sortit de sa serviette un sac de banque en plastique rempli d'un mélange de joints et de graines qu'elle balança d'une pichenette sur le bureau. Très désinvolte. Très efficace.

— De la ganja, fit Abdul en riant une fois encore, d'un rire dur et déplaisant. De la marijuana top niveau, ajouta-t-il. De la putain d'herbe de première qualité.

Mace haussa les sourcils mais laissa le sac où il était.

— Vendue à quelqu'un de chez nous la nuit dernière sur la piste de danse, dit Sheemina February.

— J- je dois vous croire sur p-parole, rétorqua Matthew.

— Évidemment – Sheemina February tapota le sac. Mais nous n'avons aucune raison de mentir – il y eut un échange de regard ; Matthew détourna les yeux en premier. Vous dites que vous interdisez ce truc. Alors on est du même bord, Matthew. Nous sommes tous les deux contre les drogues et les gangsters.

— À qui tu payes la protection ? lança Abdul Abdul en égrainant quelques noms : Les Twenty-eights ? Les Américains ? Les Pretty Boys ?

— P-Personne, répondit Matthew.

Abdul fit entendre un semblant de rire.

— Les Américains, dit-il. Me raconte pas de conneries. Je sais.

— Ce n'est pas seulement l'herbe, reprit Sheemina February. Ils vendent des drogues dures aussi.

— Im-im-impossible, dit Matthew.

Sheemina February prit un autre sac dans sa serviette et le lança sur la table.

— Héroïne, dit-elle.

— Ça pourrait être du talc, intervint Mace. Pour ce qu'on en sait.

— Essaye-la – Abdul poussa le sac vers Matthew. Goûte-la, mon ami, c'est ton truc.

— Croyez-moi, dit Sheemina February en posant la main sur le paquet.

— Vous n'avez qu'à emmener tout ça chez les flics.

Abdul Abdul fit entendre un grognement. Sheemina February eut un vague sourire puis se tourna rapidement vers Matthew.

— Ça tue nos enfants.

Elle montra le sachet d'héroïne.

— Vous avez les preuves. Appelez les flics, répéta Mace. Cet homme vous dit qu'il ignore tout de cette marchandise.

Abdul Abdul fronça les sourcils en regardant Mace et l'envoya balader d'un petit geste de la main.

Le vague sourire revint sur les lèvres couleur prune de Sheemina February.

— Monsieur le Conseiller, les flics feront fermer l'établissement de votre client – elle soutint son regard. C'est ce que vous voulez ?

— Non, intervint Matthew. Non. I-il y a un moyen de résoudre ce problème.

— Bien. Le plus simple, Matthew, c'est que la vente de drogue cesse.

Le « ou » resta en suspens. Elle laissa tomber le paquet sur le bureau.

— Très bien. Voici comment nous pouvons vous aider.

— C'-c'est pas la peine, répondit Matthew. L-le moyen de résoudre le problème, c'est que vous d-d-dégagiez.

Silence, un silence soudain, qui dura si longtemps que Mace put entendre la rumeur de la ville. Il laissa son regard glisser d'un visage à l'autre : Sheemina February amusée, Matthew fixant ses mains, Abdul affligé d'un tic nerveux sous l'œil droit.

Ce fut Abdul Abdul qui rompit le silence en premier, attrapa son téléphone portable et l'agita sous le nez de Matthew.

— On te prévient, cria-t-il. On te prévient que ça doit cesser.

Sheemina February posa la main sur son bras. Il l'écarta d'un geste sec.

— Tu crois que c'est un jeu, mon ami ? reprit-il. Tu crois que c'est amusant d'avoir toutes ces drogues ? Tu veux de l'ecstasy ? Je peux t'en enfoncer tellement dans la gorge que t'iras directement en enfer. T'es qu'une pauvre merde. Un petit enfoiré, mon pote.

Matthew se leva. Le gorille s'écarta de la porte et s'approcha de son patron en soulevant sa veste pour montrer le .38 coincé dans sa ceinture.

— Qu'-qu'est-ce que vous a-allez faire ? lui lança méchamment Matthew. Ba-balancer une bombe artisanale dans mon club ? T-Tuer plein d'in-in-innocents comme vous avez fait dans ces res-restaurants ? A-arracher les pieds à des gamins juste pour me d-donner une leçon ? C'est qu-qui la pauvre merde ?

— Fais attention. Abdul Abdul était debout à présent, de la salive aux commissures des lèvres.

— Taisez-vous, lança Sheemina February à voix basse. Puis plus fort, mais sans crier, tout en ne cessant de fixer Mace : Taisez-vous. Tous les deux, taisez-vous. Mace soutint son regard, sans intervenir, la regardant droit dans les yeux jusqu'à ce qu'elle les détourne. S'étaient-ils déjà rencontrés ? C'était quoi son problème ? Son visage lui semblait familier. Mais comment ? D'où ? De l'époque où il avait des nanas à la pelle ? Aussi facilement que coulait la bière.

Matthew le dealer et Abdul Abdul l'assassin se turent.

— Asseyez-vous, Matthew, dit-elle, asseyez-vous et écoutez-moi – ce qu'il fit, ainsi qu'Abdul. Voici le marché. Vous laissez tomber la protection. Centurion et les Américains, les deux. Vous fermez une semaine. Vous parlez gentiment à Abdul et après, on vous remet en selle. Pareil qu'avant, mais avec des moyens différents.

Matthew s'étrangla, soudain hors de lui, ne parvenant à articuler que la première partie des mots.

— Bo-bo-bo.

Sheemina February attendait.

— Vous disiez ?

— Bo-bo-bo.

Elle se tourna vers Mace.

— Peut-être devriez-vous le conseiller, monsieur le Conseiller.

Mace décroisa les jambes, repoussa la chaise en plastique. Le truc chez Sheemina February, il devait l'admettre, c'était ses yeux bleus impassibles dans son visage olivâtre. Des yeux venus du Nord, d'un pays de glace. Des yeux paisibles. Le genre d'yeux dont on se souvient. Des yeux moqueurs. Comme son sourire.

Le violet de son rouge à lèvres contre les dents blanches. C'était facile de se laisser embobiner, de croire qu'elle était la voix de la raison.

— Alors ?

Il laissa retomber la chaise en avant.

— C'est quoi votre pourcentage ?

Elle montra le bout de ses dents.

— Monsieur le Conseiller, je vous en prie. Matthew paye pour nos services. Rien de différent de ce qu'il a fait jusque-là, sauf que nous sommes moins chers. Et que grâce à nous, il reste blanc comme neige. Un avantage inestimable.

Mace eut droit à un sourire éclatant avant qu'elle se tourne vers Matthew Hartnell.

— Bien, Matthew, qu'est-ce que vous en dites ?

— Bo-bo-bordel !

— Réfléchissez-y, dit Sheemina February en se levant. Parlez-en avec votre conseiller. (Elle fit glisser une carte sur le bureau.) Faites-moi connaître votre réponse cet après-midi. Avant la fermeture des bureaux. (Un sourire.) Sans appel, je considérerai que vous avez décliné mon offre. À vous de voir. On est dans un pays libre.

Elle referma sa serviette avec un bruit sec, reprit son téléphone. Le garde du corps tendit la main et fit disparaître les sachets de drogue dans sa poche.

— Réfléchissez bien, mes amis, lança Abdul Abdul, en enfonçant ses crocs dans la chair de sa lèvre inférieure. On est inquiets pour vous.

— Au revoir, dit Sheemina February. Le garde du corps se faufila devant elle et ouvrit la porte. Il s'avança dans le couloir et elle lui emboîta le pas. Abdul eut un petit mouvement du poignet pour faire tinter le bracelet de sa montre en or. Il pointa le téléphone portable vers Matthew, le porta à ses lèvres et fit semblant de souffler sur la fumée d'un canon, puis disparut en laissant la porte ouverte. Mace écouta claquer les talons de Sheemina February le long du couloir et dans l'escalier. Il se leva, remit la chaise en plastique à sa place et se dirigea vers la porte. S'arrêta en chemin.

— L'accord avec Donald, c'est que je te protège pendant deux semaines. Tiens-moi au courant de ce que tu prévois.

— Qu'-qu'est-ce que vous croyez ? demanda Matthew – il avait retrouvé sa voix à présent, mais ses mains tremblaient toujours. Vous cro-croyez que je vais simplement la fermer comme elle le v-veut ? Qu'elle aille se faire foutre. Bo-bordel, mec, qu-qu'elle aille se faire foutre.

Mace haussa les épaules.

— Tu es un dealer, Matthew. Tu diriges un club où il est plus facile de se procurer de la coke que du Coca-Cola. Et en particulier, tu me rends la vie difficile.

— Alors d-dégage toi aussi.

— J'aimerais bien, sauf qu'il s'agit d'une dette.

— Pas envers m-moi.

Mace secoua la tête.

— Il s'agit d'une dette d'honneur, Matthew. Quelque chose que tu ne comprendrais pas.

Matthew sortit un joint du fin fond des replis de son jean, le coinça dans un Bic et tira longuement dessus. Après avoir rejeté la fumée, il se mit à tousser et dit :

— Je-je-je v-veux pas de toi, mon p-pote. J'-j'ai une protection. Des gens expérimentés. Je suis sous s-s-surveillance él-électronique. J'ai des détecteurs de métaux. I-ils v-vont pas me lancer une bombe dessus.

— Tu peux toujours rêver.

Le téléphone de Mace sonna : le nom de Pylon s'afficha sur l'écran. Tout en prenant l'appel, il continua avec Matthew. « Autre chose, si je n'ai pas de nouvelles de toi, on se retrouve à ton club à seize heures quinze. » Sur ce, il disparut.

— Vas-y, accouche, dit Pylon dans son oreille. On a un nouveau client fabuleux ?

— Une faveur.

Pylon poussa un grognement.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Mace lui raconta toute l'affaire jusqu'au rouge à lèvres prune, en gardant le meilleur pour la fin : Caïmans et Techipa.

Long silence au bout du fil. Puis :

— Bordel de merde. Tu crois qu'il est au courant ou qu'il a deviné ?

— Caïmans, c'est possible. Ces banquiers se prennent pour des banquiers suisses mais il y a des trucs qui transpirent. Si quelqu'un y met son nez.

— On a fait gaffe. Pas de tape-à-l'œil. Une petite affaire ordinaire.

— S'il commence à en parler, on l'a dans l'os. Et pas qu'un peu.

— Ce que je pige pas, c'est Techipa, intervint Pylon. Tout le monde était mort.

— Quelqu'un ne l'était pas.

— Ça a commencé avec les fusils ? Un renvoi d'ascenseur ?

— Ouais.

— J'avais oublié les fusils.

— C'était il y a longtemps dans un autre pays. Si ça n'avait pas été lui, ça aurait été quelqu'un d'autre. On aurait fini par les avoir.

Sauf qu'en fin de compte, c'était Ducky Donald qui les avait sauvés de ce qui aurait bien pu être *The End*, avec la gorge tranchée. Dans le souvenir de Mace, l'Arabe était contrarié que ses fournisseurs n'aient pas pu lui obtenir la quantité demandée pour la livraison. En dépit des contacts de leurs associés, il n'y avait rien à l'époque dans cette partie du Sahel qui puisse apaiser la colère de leur acheteur. Jusqu'à ce qu'un coup de fil désespéré à Ducky Donald permette de détourner ce qu'il leur fallait dans un stock d'armes planqué dans un puits de mine à Johannesburg. Mace n'avait jamais demandé d'où venaient les lance-grenades. Il suffit de dire qu'il soupçonnait Ducky Donald de faire aussi du commerce avec l'armée sud-africaine. Pour lui, les affaires étaient les affaires. Pour Mace et Pylon, à l'époque, les affaires, c'était la Révolution. Ce qui avait fini par sembler curieux, comme perspective. Ce qui semblait à présent totalement idéaliste.

— On pourrait refuser, reprit Pylon. Le mettre au pied du mur.

Mace descendit la dernière marche en béton qui donnait dans l'entrée puante.

— On pourrait, sauf que Ducky ne bluffe pas. Il irait tout raconter et alors, adieu, Cape Town.

— Super.

— Exactement. Au temps pour les anciens camarades. Voilà ce que je pense : on fait ce qu'il nous demande pendant deux semaines et ensuite, on trouve un accord.

— On peut faire ça ?

— Suffit de baratiner. On était tellement bons à ça. La routine de Mace et Pylon.

Dar es Salaam, 1984 ; une maison sur la côte au nord de la ville. Une ancienne station balnéaire de l'époque coloniale ; fenêtres avec volets, véranda couverte sur trois côtés avec portes-fenêtres donnant sur les chambres. En sortant de la véranda, une petite marche à travers les broussailles de savane et on se retrouvait sur la plage, dans une eau tiède et salée.



Ils avaient passé un mois là-bas, à attendre, à jouer au backgammon, à patienter que l'acheteur vienne chercher sa marchandise. Pas un chat dans le secteur, jour après jour après jour. De temps à autre, un *dhow* à l'horizon. Un déluge de lumière. Pour seule nourriture, du poisson et des noix de coco. Dans la maison, des mines anti personnel, un assortiment de fusils d'assaut, Sterling canadiens, Mat, Madsen et quelque QB79 made in China, transpirant dans la chaleur. Une artillerie suffisante pour renverser un dictateur africain. Le tout soigneusement emballé dans des pièces où les coloniaux avaient un temps batifolé.

Mace et Pylon étaient fauchés, leur crédit à zéro parce que l'intermédiaire voulait le fric sur la table. Si l'affaire tournait vinaigre, ils pourraient expédier la cargaison ailleurs par bateau, petit à petit. Mais c'était ça le problème. Chaque jour passant augmentait le risque que des salopards embarquent la marchandise sans payer. L'artillerie dégoulinait de sueur. Ils dégouлинаient de sueur : la nuit, les palabres. Jusqu'à ce que le marché soit conclu et qu'ils emportent le fric dans trois valises. Si on va jusqu'au bout, on va jusqu'au bout. Première fois qu'ils se mettaient une commission dans la poche.

Freetown, 1986. Sur le tarmac, des armes qui transitent d'un Hercule à trois camions des Nations Unies, destination : un chef de guerre dans les collines. Quand une meilleure offre était tombée. Ou plus exactement, était sortie des champs de canne à sucre, dans un nuage de fumée : trois soldats dans une Land Rover, un au volant, deux à l'arrière armés d'Urus brésiliens<sup>1</sup>, un homme en smoking sur le siège passager. Le Smoking avait déposé son offre en liquide, dollars américains, sur le capot de la Land Rover. Mace avait compté. Avait dit à Pylon « on lui file ». Content de s'envoler tout de suite dans l'Hercule. Pylon avait hésité. Ils avaient causé. Pylon argumentant, le chef de guerre était un client à qui ils avaient déjà fourni des armes.

---

1. Mitraillettes Uirapuru Mekanika.

Quelqu'un qui, s'il restait en vie, voudrait à nouveau des fusils. Mace rétorquant qu'avec un coup de fil à leur nouveau contact, Isabella, ils pourraient en retrouver en deux jours, trois maximum. Un œil tous les deux sur le Smoking, debout à l'écart, qui fixait quelque chose en arrière-plan, patiemment, tandis qu'ils pesaient le pour et le contre. Finalement, ils avaient décidé de prendre le liquide. Le Smoking s'était éloigné, suivi des camions. N'avait pas souri une seule fois au cours de l'échange.

Une fois dans les airs, Mace avait contacté le chef de guerre par radio pour lui annoncer que la livraison avait été détournée, qu'ils reprendraient contact avec lui dans deux jours avec une nouvelle cargaison. Deux jours plus tard, il était mort. Mace et Pylon avaient négocié, dérouté la nouvelle livraison dégotée par Isabella vers la Sierra Leone. La routine de Mace et Pylon. Un gros paquet de fric viré sur leur compte aux îles Caïmans.

— Les mecs ! avait dit Isabella. Si ça ne tenait qu'à moi, vous seriez morts. Ou pire.

Plus de vrai là-dedans que Mace n'avait jamais voulu l'admettre, en dépit de leurs savantes manœuvres.

— Laisse pisser, dit-il à Pylon. Particulièrement en ce qui concerne Ducky Donald. Pas de panique. Ne réfléchis pas trop aux cartes qu'il a en main.

— On pourrait déplacer le compte.

— On pourrait. Pour le moment, la meilleure option est de jouer son jeu.

Pylon acquiesça.

— Tu viens aujourd'hui ou pas ? demanda-t-il au moment où Mace traversait Harrington pour entrer dans le parking. Cuito s'avança vers lui, le visage fendu d'un grand sourire.

— Je dois aller chercher Oumou pour visiter une maison. Prendre Christa à l'école. Peut-être plus tard dans l'après-midi. Sinon, Club Catastrophe à seize heures quinze. Si ça se trouve, c'est un endroit où tu pourrais emmener Treasure en boîte.

— C'est vrai que c'est une priorité dans sa liste de choses à faire.

— Les nénéttés adorent danser.

— On parle d'une mère avec une fille du même âge que la tienne.

— N'empêche, c'est une nénétté.

— Treasure n'a jamais été une nénétté. Jamais.

Fin de la conversation. Cuito, debout, souriait de toutes ses dents, tandis que Mace tirait les clés de l'Alfa de la poche de sa veste.

— Ces gens que vous venez voir, c'est les musulmans ? demanda-t-il.

Mace baissa ses lunettes de soleil et lorgna l'Angolais par-dessus.

— Ils sont venus ici hier. Ils ont fait le tour en voiture. Le gros, il a monté l'escalier.

Mace jonglait avec ses clés.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je veux le savoir ?

Cuito se mit à rire.

— J'ai des yeux.

— Tu connais le maigrichon qui a un bureau là-haut ?

Cuito hocha la tête.

— Tu sais quoi ? Tu vois à nouveau ces gens, tu m'appelles.

— Combien ?

— Tu ne seras pas déçu. Mace sortit son portefeuille.

— Au club aussi ?

Mace se mit à rire.

— Cuito, tu en sais des choses.

— Beaucoup de choses, monsieur Mace, répondit ce dernier en refermant les doigts sur le billet de dix.